

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [65]- 100 p.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été refilmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

LES

Annales Teresiennes

PUBLICATION MENSUELLE

VIII^e ANNÉE 3^{me} LIVRAISON

NOVEMBRE 1893.



MONTREAL.

J. M. VALOIS, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

1626, RUE NOTRE DAME, 1626.

LES ANNALES TERESIENNES

8^{me} ANNÉE NOVEMBRE 1893 3^{me} LIVRAISON

SOMMAIRE

ABSENCE ET RETOUR (poésie), P. LORD, S.J. — ECHOS DU 7 NOVEMBRE 1893. — SOUVENIRS DU 4 NOVEMBRE 1864. — PETITE CHRONIQUE. — NOTES DU MOIS. — PREMIERS DE SEMAINE. — SÉANCE DU 2 JANVIER.

(Pour les ANNALES)

ABSENCE ET RETOUR

Quand j'étais écolier, quand je voyais encore
La vie et son bonheur dont je n'osais douter,
En un prisme où brillaient mille reflets d'aurore,
Je lus un vieux récit que je vais raconter.

Un rossignol vivait avec une mésange ;
Il la suivait au bois, fidèle compagnon,
Ils gazouillaient ensemble et ce n'est pas étrange,
Ils étaient nés un jour sous le même buisson.

L'automne vint avec ses nuages sans nombre
Avec ses nuits de givre et ses jours nébuleux
Et le chantre attristé dut quitter le bois sombre
Et s'envoler sous d'autres cieux.

La mésange disait à son ami d'enfance :
Pourquoi donc t'éloigner de ces charmants vallons ?
Ne peux-tu pas trouver, lorsque l'hiver commence
Sous les bois un abri contre les aigilons ?

Si tu pars, qui pourra sur ces rives lointaines
Te porter les accents de ma plaintive voix ?
Qui me consolera dans le deuil et les peines
Si tu me laisses seule au milieu de ces bois ?

Encor, si je pouvais vers ces rives plus belles
M'envoler avec toi comme une tendre sœur.....
Mais, hélas ! tu le sais, mes ailes sont trop frêles...
Frère, pitié pour ma douleur.....

Le rossignol disait : Douce compagne, espère :
Les zéphyrs reviendront après les froids autans.
La nuit fait mieux goûter l'aurore et la lumière,
L'hiver fera plus doux les charmes du printemps.

Après les tristes jours brilleront des jours roses,
Le ciel sombre aujourd'hui redeviendra plus pur.
Et quand les prés seront couverts de fleurs écloses,
Nous volerons encore dans le limpide azur.

Le rossignol partit. Muette et solitaire
La mésange gemit pendant le long hiver.
Quand le printemps aux bois redonna leur mystère,
Tous deux reprirent leur concert.

*
*
*

Compagnons élevés près du même bocage,
O frères dispersés pendant bien des hivers,
Vous êtes revenus vous asseoir sous l'ombrage
De ces arbres touffus de nos noms tout couverts.

Vous avez remonté le courant de la vie
Jusqu'à maint souvenir par les ans effacé ;
Vous avez abordé sur la rive chérie
Et pour quelques moments vécu dans le passé.

Qu'ils étaient clairs et purs ces jours de notre aurore
Où tout n'offrait que fleurs et parfums à nos yeux !
Que le monde est serein quand nul nuage encore
Ne voile les astres des cieux !

La source de nos jours était alors profonde,
Et reflétait toujours l'azur du firmament.
Aucun vent ennemi ne pouvait dans cette onde
Soulever du chagrin le sombre sédiment.

O jours délicieux et parfumés d'arôme
Où le cœur est content de maints suaves riens !

Le bocage et les cours étaient notre royaume ;
Nos désirs s'arrêtaient à la " Rivière-aux-Chiens."

O confrères, quittez cette plage bénie,
Le cœur fortifié par ces moments heureux.
Vous avez embaumé l'onde de votre vie
De parfums ravis à ces lieux.

Quittez cette oasis, reprenez votre course
Dans le chemin aride et le désert affreux :
Vous avez éteint votre soif à la source,
Vous pouvez désormais aller jusques aux cieux.

O frères que j'aimais, quand vous verai-je encore
Sous ce toit réunis en groupe fraternel ?
Quand viendra ce beau jour ? Quand naîtra cette aurore ?
J'espère au moins vous voir au " conventum " du ciel.

Je n'ai pu, comme vous, faire le doux voyage ;
Et, comme la mésange, en rêvant aux absents,
Je dis : Quand viendrez-vous, amis de mon jeune âge ?
Quand reviendra donc le printemps ?

T. L.

ECHOS DU 7 NOVEMBRE 1893

La fête de S. Charles, tombant cette année un samedi, est transférée pour la solennité profane au mardi suivant, 7 novembre. C'est toujours la fête de la famille térésienne. Plus encore que les corps, les esprits et les cœurs s'y donnent rendez-vous et sont heureux de se rencontrer dans le double souvenir de M. Ducharme et de S. Charles Borromée.

Cette année, la fête a reçu un éclat particulier de la présence de Monseigneur J. M. Emard, évêque de Valleyfield qui faisait sa visite à l'*Alma Mater* de ses premières années d'études.

Monseigneur est arrivé dès la veille au soir avec plusieurs prêtres. A 8 heures, comme début de la fête, il y a illumination. La façade du séminaire resplendit non pas de *mille feux*, mais des clartés aux couleurs

variées de 270 lanternes chinoises. L'effet est splendide à travers la nuit sombre. III..

Après l'illumination, les élèves présentent leurs hommages à Monseigneur. Le président de l'Académie, A. Geoffrion lit l'adresse suivante :

Monseigneur J. M. Emond, Evêque de Valleyfield.

MONSEIGNEUR,

En vous présentant, ce soir, notre hommage de bienvenue et de respect, qu'il nous soit permis d'exprimer à Votre Grandeur, combien il nous tardait de recevoir sous le toit térézien, et d'acclamer à notre tour le premier évêque de Valleyfield. Était-ce présomption ou égoïsme de notre part?... nous ne savons et nous n'osons l'examiner. Votre paternelle bonté nous pardonnera volontiers, nous l'espérons, cet extrême désir de vous offrir, avec nos respectueux hommages d'enfants chrétiens, notre vive et fraternelle affection.

Monseigneur, bien que nous ne soyons pas seuls à réclamer l'honneur de vous compter comme l'un des nôtres, bien que vous n'apparteniez pas tout entier à la maison de Ste-Thérèse, la joie que nous cause d'ordinaire la visite d'un évêque, le respect dont nous entourons la dignité épiscopale s'accroissent, en ce moment, de toute la tendresse que nous portons à l'un de nos augustes aînés, de toute l'affectueuse vénération que nous devons au plus jeune comme à l'un des plus illustres membres de l'épiscopat canadien.

Ce sentiment de légitime fierté que nous éprouvons nous expose peut-être, Monseigneur, à manquer de délicatesse à votre égard. Veuillez nous permettre cependant, de vous le témoigner, en présence et à cause du grand nombre de ces jeunes confrères à qui il faut apprendre les titres de noblesse et les traits de grandeur de la famille dont ils font partie. Il faut non seulement leur dire, mais leur faire comprendre, par des exemples, ce que doit signifier pour eux, pour nous tous, la belle et grande pensée : « Noblesse oblige. »

Comme eux et comme nous, Monseigneur, vous avez eu vos années d'enfance et de jeunesse. Un de nos anciens et vénérables directeurs,—que vous avez bien connu—le regretté M. Joseph Audry, s'il vivait encore, pourrait sans doute nous raconter, dans quelles circonstances peu ordinaires, vous avez été appelé à quitter la maison paternelle, pour venir au même collège, vous asseoir sur les mêmes bancs que nous...

L'histoire nous dit assez éloquemment comment le chemin que vous avez parcouru depuis, le sillon que vous avez tracé dans la vie, vous préparèrent à devenir non seulement l'homme qui voit le bien dans l'Eglise de Dieu et se contente de l'admirer, mais l'évêque qui l'accomplit aussitôt qu'il l'aperçoit: *Video ut faciam*.

C'est dans ces sentiments de profonde estime pour Votre Grandeur que nous vous prions, Monseigneur, d'agréer l'hommage respectueux de vos jeunes frères térésiens. Veuillez bénir vous même ces nobles sentiments, et, en les bénissant, les confirmer à jamais dans nos cœurs.

LES ÉLÈVES DU SÉMINAIRE DE STE-THÉRÈSE.

Dans sa réponse, Monseigneur exprime combien il est sensible à la bienvenue qu'on vient de lui souhaiter. Il constate que cette réception lui est faite à titre d'ancien camarade et d'évêque ; il doit donc leur parler le langage des deux : “ Votre ancien camarade, je le suis, “ dit-il, et je m'en réjouis. En évoquant l'image du “ bon et saint vieillard qui a nom M. Aubry, vous me “ remettez en mémoire et vous me fournissez l'occasion “ de vous raconter comment je lui dois mon entrée au “ collège, au collège de Ste-Thérèse. C'était un soir “ du mois de juin 1864. Je revenais, avec quelques “ compagnons, d'une course à travers les prairies, comme vous en faites bien souvent ; j'étais chargé d'un “ riche butin, j'avais fait une bonne récolte de fraises. “ Mon curé, le regretté M. J. Bte Cousineau se trouvait avec M. Aubry sur la galerie du presbytère ; il “ m'appela à lui—je servais sa messe régulièrement tous

“ les matins—et pria M. Aubry de me faire réciter
 “ mon catéchisme, probablement pour constater qu’il
 “ me l’avait bien montré. Je répondis, du moins mal
 “ que je pus. Je ne sais trop ce qui se passa entre les
 “ deux bons prêtres ; mais la conséquence fut que quel-
 “ ques semaines après, sans en avoir aucunement l’es-
 “ poir auparavant, je partais pour Ste-Thérèse où je
 “ suis demeuré trois ans...” Dans son épanchement et
 son aimable modestie, Monseigneur va jusqu’à raconter
 comment Monsieur le Supérieur, alors préfet des études
 avait dû secouer parfois la négligence du petit élève de
 onze ans.

Monseigneur rappela encore qu’après quelques années
 d’absence il était revenu à Ste-Thèse, mais, cette fois,
 c’était comme professeur. Il y demeura quelques mois
 à peine, assez longtemps toutefois pour emporter de ses
 élèves—au nombre desquels M. le curé de Ste-Thérèse
 —un agréable et excellent souvenir.

Dans la seconde partie de son discours, Monseigneur
 donne à sa parole un caractère plus grave et plus
 sérieux. Les bonnes paroles qu’il vient d’entendre lui
 étant adressées comme évêque, il doit, dans sa réponse,
 prendre le langage et le ton qui conviennent à l’évêque.
 Se trouvant en face de cette portion de la jeunesse, de
 cette pépinière d’où doit sortir la classe dirigeante de la
 société, il ne peut s’empêcher d’adresser des conseils.
 “ Choisis par la divine Providence, conduits dans cette
 “ maison, entourés des plus grands soins, il faut, mes
 “ jeunes amis, vous poser souvent cette question : Que
 “ sommes-nous venus faire ici ? Car c’est de vous qu’on
 “ attendra plus tard le conseil et le commandement...
 “ Vous devez entendre une voix intérieure qui vous dit :
 “ prépare-toi ; ne laisse rien perdre, rien dissiper de ce
 “ qui devra te rendre capable de bien remplir ta mis-
 “ sion. Et c’est maintenant, non plus tard—car il sera
 “ trop tard alors—qu’il faut entendre cette voix, y être
 “ docile, y correspondre pleinement... On parle beau-
 “ coup, de nos jours, d’instruction de méthode, de sys-
 “ tème d’éducation. Ce n’est pas la bonne méthode,

“ le bon système qui font défaut ; ce n'est pas non plus
 “ le dévouement des professeurs qui manque, vous le
 “ savez. Ce n'est pas de *donner* ; mais de *recevoir*, de
 “ bien recevoir ; de bien s'assimiler ce qu'on reçoit, oui,
 “ c'est de là et non d'ailleurs qu'il faut attendre le suc-
 “ cès, le vrai succès de votre éducation.

“ Vous ne resterez pas toujours ici, mes chers cama-
 “ rades, mes chers enfants, vous entrerez plus tard dans
 “ le chemin de la vie sérieuse. Qu'emporterez-vous du
 “ collège ? je voudrais vous voir emporter au moins
 “ deux choses : 1^e Une profonde reconnaissance pour
 “ tout ce que vous avez reçu et pour ceux de qui vous
 “ l'avez reçu. Attachez-vous à jamais de cœur et d'âme
 “ à votre collège. C'est le trait caractéristique d'un
 “ jeune homme instruit et bien élevé... 2^e Un amour
 “ ardent et inaltérable pour les choses sérieuses. Car
 “ c'est après le collège, le temps passé au collège, qu'il
 “ faudra travailler, qu'il faudra prendre pour devise et
 “ pratique journalière, l'étude, toujours l'étude.”

Sa Grandeur développe ces deux idées avec le senti-
 ment d'une profonde conviction ; puis Elle termine en
 rappelant aux élèves que le grand prix à remporter plus
 tard, le terme dernier à obtenir, ce sera la pensée d'avoir
 rempli sa mission, la mission reçue de la divine Providence ;
 ce sera le témoignage d'une bonne conscience ;
 ce sera le sentiment du devoir accompli, après chacune
 de ses journées, après chacun de ses actes de sa vie.

* * *

Le lendemain, messe de communauté dite par Sa
 Grandeur : chant et musique d'orchestre par les élèves.
 Dans l'avant-midi, Monseigneur visite le Séminaire,
 dans ses diverses parties, puis l'hospice Drapeau et le
 pensionnat de la Congrégation : il est heureux
 de revoir ici, la chapelle où, enfant, il servait la messe.

A midi, dîner en famille au réfectoire des élèves, qui
 s'est donné pour cette fête une toilette brillante de dra-
 peaux, de verdure et de fleurs. Monseigneur préside
 à la table. Derrière le fauteuil d'honneur qu'il occupe,

paraissent ses armes, encadrées dans une couronne de verdure ; en face, sur le mur, se détache en grosses lettres sa devise : *Video ut faciam*. Au milieu du dîner, les élèves chantent quelques couplets de circonstance :

A Mgr EMARD

Paroles de A. GÉOPFRON.

Tu reviens en ces lieux chéris,
Témoins de tes plaisirs d'enfance.
Te souvient-il des joyeux ris,
De ces jours pleins d'exubérance,
Paisibles instants,
Eoulés dans l'insouciance
D'un heureux printemps ?

REFRAIN :

Pour lui ces drapeaux flottants !
Pour lui, ce pontife et ce frère ;
Pour lui ces festons et nos chants ;
Que tout tressaille au séminaire !

Sont-ils loin ces jours fortunés !
Bientôt auront lui trois décades...
Te souvient-il des gais congés,
De ces folâtres escapades,
Des brillants tournois,
Des courses et des promenades
À travers grands bois ?

Te souvient-il des seuils bruyants,
Théâtre de joutes lointaines,
Où se retrouvaient assaillants,
Rivaux sans aigreur et sans haines
Élèves mutins,

Musique de E. MARCHAND.

Faisant des luttes inhumaines
Aux grands mots latins ?

Te souvient-il du rendez-vous
Sous les arceaux de la chapelle,
De la prière à deux genoux ?
Heures calmes que l'âme appelle,
Doux épanchements,
Où plus fort le cœur renouvelle
Ses premiers serments ?

Un jour, frère, ton frère esquif
T'éloigna du béni rivage.
Il sut contourner tout récif,
Gouverné par une âme sage,
Il vogue en ce jour
Vers Sainte-Thérèse, douce plage,
Tranquille séjour.

En toi nous voyons un prélat
Que, dans ces murs, tout cœur vénère,
Sur nous rejaillit ton éclat,
Car ce pontife est notre frère.
Nous t'offrons nos vœux
Pour la gloire du séminaire
Vis longtemps heureux !

*
* *

A 2½ heures de l'après-midi, séance académique à la salle *des grands* comble d'auditeurs.

Comme il convient au jour de sa fête patronale, l'académie nous donne les fleurs de sa littérature, auxquelles la fanfare, l'orchestre et l'orphéon joignent celles de leur musique.

L'académie reçoit aujourd'hui cinq nouveaux membres : J. Morin, H. Longpré, A. Julien de philosophie ; J. Godin et J. Drouin de rhétorique. Deux d'entre eux, J. Morin et J. Godin prononcent un discours de réception. Après les remerciements d'usage, ils abordent le sujet de la formation intellectuelle et morale que l'académie se propose de donner à ses membres :

“... Le style c'est l'homme,” comme l'a si bien dit Buffon et comme l'expérience le démontre avec une évidence entière.

“Ainsi Bossuet déclare la sublimité de son génie et sa vaste théologie dans ses oraisons funèbres.

“Fénélon nous fait voir les grâces de son esprit. Virgile son exquise sensibilité. Homère, le père des poètes, manifeste sa sublime et belliqueuse imagination.

“Ces grands auteurs sont nos maîtres : nous apprendrons l'art d'écrire en les lisant et en les imitant. Mais les lire, c'est cueillir la fleur de l'esprit humain, les imiter, c'est s'approprier leur substance et la faire passer dans nos propres écrits ; c'est élever notre esprit aux nobles pensées, notre cœur aux sentiments généreux.

“D'où il suit qu'en nous exerçant à bien écrire, c'est l'homme même que nous formons en nous.

“Telle est l'œuvre que l'académie se propose d'accomplir. Pouvons-nous trop l'estimer et nous y attacher ?”

J. MORIN.

“... Le temps est venu où, jeunesse catholique, il ne nous est plus permis de voir d'un œil indifférent le développement des idées maçonniques dans notre pays. A notre sortie du collège deux camps s'offriront à nous ; d'un côté ce sera la libre-pensée avec ses prestiges et l'appas du bien-être matériel ; de l'autre ce sera l'antique camp du Christ avec ses luttes, ses sacrifices et ses austères, mais pures joies. Il nous faudra nous prononcer pour l'un ou pour l'autre. Sans doute notre choix ne sera pas douteux ; nous resterons catholiques et français jusqu'à la mort. Mais irons-nous au combat simplement pour grossir le nombre des soldats ? Non, par notre instruction nous sommes condamnés à la vie publique et partant placés au poste d'honneur du commandement.

“Or pour conduire en ces temps difficiles, deux cho-

" ses aujourd'hui plus que jamais sont requises : du
 " caractère et une bonne plume. L'une de ces armes
 " nous rendra forts à l'attaque comme à la défense
 " l'autre fera triompher nos idées, car il n'y a rien de si
 " séduisant que les charmes du style et de la parole élé-
 " gante. Ce n'est donc pas sans raison que l'académie
 " nous invite à tremper plus fortement notre caractère
 " et notre plume.

J. GODIN.

Le vice-président, H. Latour, répond aux récipiendaires :

"... Jouissant des privilèges et des bienfaits de l'aca-
 " démie, vous remplirez aussi avec empressement, avec
 " orgueil, les devoirs qu'elle impose à ses membres ; or
 " ces devoirs, messieurs, sont les moyens par lesquels
 " l'académie parvient à son grand but : Former des
 " hommes ! des hommes par la vigueur de l'esprit, par
 " la fermeté du jugement, la droiture du caractère et
 " l'énergie de la volonté ; des hommes dans toute la
 " force du mot, c'est-à-dire, ayant reçu la triple forma-
 " tion intellectuelle, morale et littéraire, et comme com-
 " plément, comme couronnement de tout cela : la bonne
 " éducation chrétienne..... Nous lisons dans l'histoire
 " ancienne qu'un jour Polybe ayant dit au jeune Scipion
 " qu'il se mettait à sa disposition pour l'élever et
 " l'instruire, Scipion lui prenant les mains et les serrant
 " contre les siennes : « Oh ! dit-il, quand verrai-je ce
 " heureux jour, où vous voudrez bien vous appliquer à
 " me former l'esprit et le cœur ! C'est alors que je me
 " croirai digne de mes ancêtres. » Et Rollin continue en
 " faisant voir de quelle importance est la bonne éduca-
 " tion, et combien il est avantageux aux jeunes gens
 " de se lier de bonne heure avec des hommes de
 " mérite ; car, ce furent là les fondements de cette
 " gloire et de cette réputation qui ont rendu à jamais
 " illustre le nom de Scipion.
 " Messieurs, le bonheur de Scipion est le nôtre
 " comme lui nous trouvons au sein de l'académie un

Mentor qui veut bien se dévouer à former notre jeunesse. Sachons profiter de cette bonne fortune ; à l'exemple de Scipion, empressons-nous de confier à celui qui nous dirige le soin précieux de notre éducation ; soyons désireux, avides de ses conseils ; allons puiser auprès de lui des préceptes dont l'observation ne peut faire que des hommes de caractère et de volonté, de forts chrétiens et d'ardents patriotes.— Quand nous aurons reçu notre formation complète, il nous sera permis nous aussi de nous croire dignes de nos ancêtres ; dignes des braves qui, il y a plus de deux siècles ont planté le drapeau de la foi sur les rives du St-Laurent. C'est alors que nous serons propres aux devoirs de la vie réelle, préparés à prendre notre part de luttes dans la grande cause de notre religion et de notre patrie. Futurs défenseurs de la vérité qui est victime de nos jours de tant de lâches abandons, ne manquons pas de fourbir pour la lutte les armes puissantes que Dieu a mises entre nos mains : la plume et la parole. Pourrions-nous mieux justifier les nobles espérances qu'on fonde sur la jeunesse térésienne ? Pourrions-nous mieux nous rendre aux vœux des directeurs et des éducateurs de notre jeunesse, aux vœux du généreux fondateur de notre *Alma Mater* ?...

“ Si je ne craignais de donner à la fin de ce discours la forme d'un sermon, je vous engagerais à vous mettre sous la protection du grand S. Charles Borromée, en poussant vers lui ce cri de confiance : *Talem defensorem ambiamus*.

“ Puisse ce glorieux patron, nous inspirer avec le goût de la saine littérature, les sentiments nobles et élevés, généreux et chrétiens qui sont le plus bel apage de la jeunesse !”

Après ces réceptions académiques, les académiciens lisent ou disent quelques essais littéraires. Puis, un jeune élève, E. Paiement, de Valleyfield, récite les stances suivantes :

Stances a Mgr EMARD

Je sais qu'un brin d'herbe naguère
 —Tranplanté là d'une autre terre—
 Pousa dans le sol Térésien ●
 Tige menue et frêle et blême !...
 Mais le grand Dieu gardait lui-même
 Ce brin d'herbe qui n'était rien.

Et ce qu'il devint, le dirai-je
 En ces murs bavards du collège ?
 Non... voyez plutôt de vos yeux,
 Regardez ce chêne sublime,
 Ses forts rameaux, sa haute cime,
 Et son ombrage délicieux.

Je sais une terre féconde,
 Où jeune cœur et tête blonde
 Pousent à l'envi fruits et fleurs.
 Mais qu'un pontife le bénisse,
 Il donnera, ce sol propice,
 Et fleur plus belle et fruits meilleurs.

Là, d'autres germes ou brins d'herbe
 Pousseront-ils tige superbe ?
 Deviendront-ils chênes encor ?
 Je ne le sais plus... mais j'espère,
 Car tout ce qu'il bénit prospère,
 Tout ce qu'il touche prend essor.

A la fin de la séance, l'éloge de S. Charles et de Ducharme est venu comme conclusion d'un exposé ou dissertation sur cette question : « Quels sont les vrais grands hommes ? »

« La véritable grandeur, dit le Président, se trouve dans une intelligence supérieure, dans de vastes conceptions, dans l'énergie de la volonté, dans des actes héroïques. »

Mais admettre ce principe, n'est-ce pas faire l'éloge de S. Charles Borromée et de monsieur Ducharme ?

seizième siècle, un vent révolutionnaire soufflait sur l'Europe ! Luther avait déchaîné l'hérésie et le phème, le torrent de l'impiété et de l'immoralité avait toutes les barrières, entraînait les multitudes. Les droits de Dieu étaient reniés et l'indépendance de Dieu proclamée.

Cette époque tourmentée, Dieu suscita à son Eglise un vaillant défenseur : S. Charles Borromée. Elevé à la pourpre cardinalice, dès l'âge de vingt-deux ans, il commença aussitôt son œuvre, une œuvre de réformation et de révolution : elle doit s'opérer surtout par le Concile de Trente !

En soutien de ce Concile, S. Charles en dirigea la marche, en poursuit l'achèvement avec une ardeur surabondante ; on ne saurait sans doute lui en attribuer l'initiative et le succès, il fut plutôt l'interprète de la pensée pontificale, mais l'histoire associera toujours à son nom le Concile de Trente, l'exécuteur de sa pensée et l'organe de sa puissance.

Après le Concile terminé, il veille avec un soin jaloux à l'exécution, il s'attache surtout à la fondation des séminaires, à la réforme de son clergé et du peuple de Dieu, et cela à travers tous les obstacles. Telle est son œuvre providentielle ! et ce qui en démontre la valeur, c'est qu'elle dure encore après trois siècles. Malgré les troubles et les bouleversements sociaux qui ont agité la contrée de Milan, changé ses lois, renversé ses gouvernements, les coutumes et les institutions de S. Charles sont toujours vivantes ; comme le rocher qui résiste aux vagues, par d'incessantes vagues, elles demeurent à travers les siècles.

C'est un autre nom dont le souvenir fait vibrer tous les cœurs térésiens : Monsieur Ducharme.

Portons-nous aux premières décades de ce siècle, époque néfaste où messieurs les Anglais, se proposant à l'aide de l'Institution Royale et de l'Union des Provinces Canadas d'angliciser les canadiens, de nous convertir à leur langue et à leur religion ; ils ne voulaient rien que saper dans ses bases notre nationalité.

Afin de conjurer le péril, il fallait multiplier ces institutions, ces foyers de science et de patriotisme, où la jeunesse canadienne pût se tremper des armes pour l'âpre combat. M. Ducharme le comprit, il conçut l'idée de fonder un collège.

Ah ! si fonder un collège est une œuvre aussi grande que difficile, même quand la bienveillance publique vous vient en aide, quand de courageux collaborateurs secondent vos efforts, quand les subsides d'un gouvernement sont à votre disposition, que sera-ce donc si vous devez tirer tous les éléments de cette œuvre vous-même ? c'est-à-dire de vos labeurs, de votre abnégation, de votre dévouement, de vos sacrifices ?

Qui donc eut l'idée de fonder un séminaire sans ressources aucunes ? qui eut l'idée d'entreprendre une telle œuvre et de la poursuivre à travers tous les obstacles jusqu'à son achèvement ? tournez vos regards, messieurs, vers cette sympathique figure qui semble présider à cette fête de famille !

M. Ducharme n'est plus, mais son œuvre lui survit. Elle a vu de sombres journées, elle a passé par toutes les vicissitudes, mais grâce à la sagesse et à l'énergie des successeurs de notre fondateur, elle n'a cessé de grandir et de donner à l'Eglise des prêtres et des pasteurs, à la patrie de nobles défenseurs.

Si l'*Alma Mater* a grandi, avec elle grandissent aussi notre amour et notre reconnaissance qui placent M. Ducharme au rang des Canadiens illustres !”

* * *

Voici du reste, en son entier le programme de la séance :

Seance de l'Academie S. Charles

7 Novembre 1893

I

RÉCEPTIONS ACADÉMIQUES.

Ouverture : *Fanfare.*

Discours de réception.....*T. Morin et J. G.*

Réponse aux récipiendaires.... .. *H. Latour*
 ORCHESTRE : " The bridal Rose " *C. Lavallée.*

II

ESSAIS LITTÉRAIRES

Pour la S. Charles (poésie)..... *A. Fauteux*
 Ce que me disent les feuilles mortes..... *C. Chaumont*
 Une page de la vie de S. Charles..... *E. Lauzon*
 Au seuil de la philosophie..... *J. Mignault*
 Pourquoi nous aimons notre collège..... *J. Verschelden*
 Stances à Mgr Emard..... *X X X*

ORPHÉON : L'orage " T. Arnaud ",
 Le chant des forgerons.

III

" Quels sont les vrais grands hommes ? " — Entretien
 académique : *J. Geoffrion, V. Léonard, A. Fauteux, J.*
Mignault, J. Verschelden, A. Nantel, A. Ethier, E.
Lauzon.

Finale : *Fanfare.*

* * *

Étaient présents à la fête : M. J. Guyon, chan. hon.,
 V. F., curé de St-Eustache ; M. J. Lègaré, supérieur du
 collège de l'Assomption ; R. P. Fournier, O. M. I. ; M.
 J. B. Lemonde, curé de St-Janvien ; M. J. Lonergan,
 curé de Ste-Brigide, Montréal ; M. A. Cousineau, Miss.
 Apost., curé de Ste-Agnès, Sherbrooke ; M. M. Leblanc,
 curé de St-Martin ; M. M. Auclair, curé de St-Jean
 Baptiste, Montréal ; M. F. X. Sauriol, curé de Ste-
 Marthe ; M. A. H. Coutu, curé de St-Vincent de Paul ;
 M. J. Aubin, curé de Ste-Rose ; M. P. A. Laporte, curé
 de St-Augustin ; M. C. Collin, curé de St-Jean ; M. J.
 E. Dugas, curé de Ste-Anne des Plaines ; M. R. Hêtu,
 curé de Ste-Scholastique ; M. J. P. Archambault, curé
 de Ste-Monique ; M. T. Kavanah, chapelain d'Hoche-
 laga ; M. A. Corbeil, chapelain de l'asile St-Jean de
 Dieu, Longue-Pointe ; M. C. Larocque, curé de St-
 Louis-de-France, Montréal ; M. P. Bédard, de St-Tho-

mas d'Alfred ; M. J. E. Limoges, curé de Ste-Lucie ; M. J. Graton, curé de Worcester, Mass. ; M. J. E. Donnelly, curé de St-Antoine, Montréal ; M. C. W. Morrill, vic. Thompsonville, E. U. ; M. P. St-Pierre, curé de St-Sauveur ; M. A. G. Moreau, curé de Ste-Marguerite ; M. A. Carrières, vicaire de St-Henri, Montréal ; M. J. Cloutier, vicaire de Ste-Rose ; MM. J. A. Castonguay et J. C. Allard, de l'évêché de Valleyfield ; M. A. Pélaudeau, vicaire de St-Jean ; M. L. G. Gervais, vicaire de St-Eustache ; M. J. L. Desjardins, vicaire de St-Jérôme ; M. L. Gagnon, vicaire de St-Vincent de Paul ; M. A. Desjardins, vicaire de Casselman, Ont. ; M. F. Labonté, vicaire de Rawdon.

SOUVENIRS DU 4 NOVEMBRE 1864

Lorsque j'arrivai à Ste-Thérèse, cette fête du 4 novembre n'avait point lieu. Nous chômons le jour de la S. Stanislas, patron du Supérieur M. Tassé, le 13 novembre. Alors comme aujourd'hui on trouvait que deux patrons à honorer dans la même quinzaine, c'était au moins un de trop, on aurait répété avec le fabuliste :

« On nous ruine en fêtes :..... »

L'une fait tort à l'autre.....»

Ce qu'on appelait la fête des fondateurs était renvoyé à la fin des examens de l'hiver, à l'ouverture du 2^e semestre. Il y avait grand congé, séance solennelle dans le genre de celle du 2 janvier.

Après le départ de M. Tassé, en 1862, les nouveaux dignitaires voulurent ramener la fête de M. Ducharme à son jour véritable, et donner à ce premier 4 novembre, une solennité telle qu'elle resterait gravée dans la mémoire. D'ailleurs on comprenait que l'heure était sonnée d'honorer comme il le méritait le nom de cet homme qui, par son dévouement, son abnégation avait jeté les bases très humbles de la maison de Ste-Thérèse ; qui parti du vieux presbytère, passant par le collège *jaune*, avait élevé le séminaire alors existant ; de cet homme qui

avait laissé dans le cœur de ses premiers élèves, vivant alors pour la plupart, un souvenir inoubliable. Son éloquence brillante, pleine de feu, d'entraînement parlait encore à tous, la légende du grand orateur allait même s'embellissant. Les actes de bonté de cet ami de la jeunesse, qui vivait tant par le cœur, étaient racontés avec délices au sein de la famille, et nous étions transmis à nous, les Benjamins, par nos maîtres et nos directeurs avec un enthousiasme qu'on voulait en vain faire paraître calme. Les indulgences du vieillard,—c'étaient peut-être des faiblesses,—les caprices même de celui qu'on nommait toujours M. le Curé, devenaient presque des qualités, tant il était déployé de zèle pour les faire envisager sous un côté favorable.

M. le supérieur Dagenais avait fait un appel aux anciens élèves, et grâce à leur munificence et à celle des paroissiens de Ste-Thérèse on allait ériger un monument funéraire à M. Ducharme dans cette église où, pendant 34 ans il avait exercé le ministère paroissial et qui semblait encore retentir de sa puissante voix. Ce monument, sorti des ateliers Dié & Larocque de Montréal, était en marbre blanc, et mesurait six pieds de hauteur, en y comprenant la croix. Il devait être inauguré le 4 novembre, le jour de la Saint Charles, fête patronale du fondateur, M. C. Ducharme, et désormais le 4 novembre allait devenir une date sacrée ; elle nous rattachait à un passé cher à tout téréisien, rappelait de grands noms, de grandes œuvres, de grands sacrifices, nous invitait à la reconnaissance et à l'imitation de beaux modèles. Le 4 novembre arriva. Je ne puis affirmer que la nature, se mettant de la partie, s'était faite belle, ce jour-là, et que le ciel souriait à la terre. Jamais je n'ai été témoin de plus furieuse tempête. Le vent, la pluie, la neige avaient bouleversé l'atmosphère. A cette époque il n'était pas même question de voie ferrée dans le Nord, et de Montréal à Ste-Thérèse les chemins macadamisés ne présentaient que de rares tronçons. Aussi, à cette saison, pendant ces bourrasques du nord-est, le trajet était difficile ; il fallait du dévouement, du

courage pour l'entreprendre. Pourtant, bien des anciens avaient surmonté les obstacles et étaient accourus. Le séminaire de Québec avait envoyé MM. A. Légaré et N. Maingui, et, pour les vieux, c'était un bonheur de saluer le vénéré père Saché, alors recteur du collège Ste-Marie et directeur au collège Ste-Thérèse de 1848 à 1849.

Les cérémonies religieuses furent imposantes ; le service solennel fut chanté par M. P. C. Dubé, curé de St-Martin, l'un des enfants les plus dévoués de M. Ducharme. M. G. Thibault, curé de Longueil, l'un des premiers élèves et des premiers professeurs formés par le fondateur, donna le sermon. Il avait décidé, dit-on, de ne pas accepter l'invitation, mais suivant une de ses habitudes, il avait gardé pour lui cette résolution et ne l'avait point communiquée à qui de droit. Au dernier moment il dut s'exécuter et parla des balustres sans trop de préparation. Au point de vue littéraire le discours ne fut pas à la hauteur des circonstances. Mais l'orateur fut court, et M. le Curé de Longueil avait une si belle voix ! il se laissait émouvoir si facilement en prononçant le nom de celui à qui il devait toute son éducation et sa formation sacerdotale, que ses paroles produisirent une vive impression. Il avait d'ailleurs un auditoire si bien disposé. Il suffisait devant ces paroissiens de Ste-Thérèse de parler de M. Ducharme, et tout orateur était certain de produire effet. C'est au point que l'hon. Chapleau qui connaissait, paraît-il, le faible de ses électeurs, n'avait qu'à rappeler à propos qu'il avait reçu le baptême des mains de M. Ducharme, aussitôt l'enthousiasme de ses auditeurs montait, et se manifestait par des applaudissements frénétiques.

Le grand feu de joie, au milieu de la cour des grands ne put être allumé à cause du mauvais temps, et force nous fut de renoncer au bonheur de prolonger le jour fort avant dans la nuit.

Nous attendions avec impatience la séance littéraire. D'abord il devait être question de M. Ducharme puis l'académie St-Charles inaugurerait sa fête patronale qu'elle

a perpétuée jusqu'à nos jours. Tout le monde avait une certaine hâte d'entendre en une occasion solennelle, sur son propre théâtre cette fameuse société littéraire enfantée avec tant de douleur, au milieu des tempêtes. Elle se levait sur les ruines des anciennes sociétés dont elle devait être sinon la continuation, au moins la résurrection. Ces sociétés s'en allaient s'évanouissant comme l'ombre respectable d'un passé glorieux. Mais elles avaient subi les outrages du temps ; c'est la destinée de tout ce qui vient des mortels. Déjà les jeunes de 1864 se rappelaient à peine la société grammaticale dont les patriarches de la famille térésienne sont fiers de rappeler les services.

Cette association proposait à ses membres un but d'une utilité incontestable, à la portée de chacun et ouvrait ses portes à tout élève qui désirait entrer dans son sein. L'enfant de cinquième pouvait briller à côté du rhétoricien et du philosophe. Dans les réunions on discutait les règles de la grammaire et on posait des objections ; au moyen d'exemples puisés dans le dictionnaire ou dans les modèles, tour à tour on démolissait l'académie française représentée par Chapsal ou Bonneau ou on la consolidait sur ses bases. Comme la grammaire française était étudiée avec soin ! Comme elle était possédée par la gent écolière ! Aussi un ancien prétend que les élèves de troisième à cette époque pouvaient en remonter aux élèves de rhétorique et même de philosophie d'aujourd'hui quant à la science qui a pour objet la propriété des termes, la correction de la phrase ; que les hérésies en syntaxe étaient alors aussi rares qu'elles sont fréquentes maintenant. Certes, une semblable institution ferait bien dans notre milieu. Mais je doute fort que ,parmi notre jeunesse contemporaine de la grammaire et du dictionnaire, on puisse trouver un nombre considérable de ces fidèles, de ces dévots à la syntaxe. Ce serait une merveille de rencontrer un disciple marchant sur les traces de ce vieux professeur de grammaire à Drontheim dans le Drontheimus en Norvège. Il avait à cœur de se rendre raison des

règles et des exceptions. Il s'était arrêté vingt-huit années sur une de ces dernières ; il avait fait des recherches immenses et compilé quatre gros in-octavo, et un soir, perdant courage, il ferma ses bouquins, légua ses manuscrits et furtivement, comme un criminel, alla se noyer. Il n'avait pu découvrir pourquoi au génitif *Jupiter* fait *Jovis*. Paix au vieux pédagogue de Drontheim dans le Drontheimus et aussi à la société grammaticale du collège de St-Thérèse, dans la Seigneurie de Blainville.

L'académie, dans l'intention de son fondateur, était destinée à remplacer la société littéraire, et tous les académiciens avaient été membres de cette dernière qui avait à son crédit ses travaux, ses fastes, ses gloires, en un mot, un passé et par conséquent une histoire. Toutefois, je le répète, ainsi que toutes les institutions humaines, elle avait vicilli. En 1864, elle rayonnait plus par l'éclat de son passé que par les reflets que projetait son présent. S'il faut en croire les anciens, et leur parole ardente, leur émotion, leur enthousiasme quand il font revivre les belles années de leur jeunesse, attestent leur conviction et la communiquent à ceux qui les écoutent, la société littéraire avait préparé de ces séances qui font époque et restent vivantes dans la mémoire de ceux qui y prennent part ou en sont les témoins.

D'ailleurs il suffirait de mentionner les noms des Aubry, des Lonergan, des Robitaille, des Routhier, des Nantel, des David, des Danis et bien d'autres pour que nous puissions affirmer qu'avec de tels orateurs et de tels écrivains la société littéraire a dû avoir ses jours brillants. Mais l'âge avait amené une certaine langueur, l'ardeur de la jeunesse avait fait place à cette inertie, voisine de la paresse. On voulait donc sinon faire autrement et mieux, au moins transformer l'ancienne société, lui infuser un sang nouveau, élargir son horizon, lui fixer un but plus haut, en un mot, relever sa décadence. Mgr Dupanloup avait créé à St-Nicolas une académie qui avait fait merveille. Ce grand éducateur

venait de publier son traité de l'éducation ; Mgr Dupanloup faisait école et il le méritait. C'est en marchant sur ses traces qu'on espérait relever le niveau des études, créer au sein de la famille collégiale une plus grande vie intellectuelle. Pour atteindre ce but il fallait aviver dans les jeunes âmes le sentiment de l'émulation. C'est pourquoi un jour les membres de la société littéraire furent invités à délibérer sur l'opportunité de transformer leur association. Au premier abord le projet fut bien reçu. Mais à mesure que la discussion avançait, plusieurs crurent s'apercevoir qu'il n'était pas question simplement de réforme, d'amélioration, mais d'un changement radical, et comme ils ne voulaient pas rompre complètement avec le passé, se suicider, les réunions se multiplièrent, les têtes s'échauffèrent, et les débats devinrent acrimonieux. A la fin le vote fut pris et la grande majorité décida de conserver la vieille société. A ce vote il fut répondu par le préfet des études, qu'il ne renonçait point au projet nouveau, mais que ce projet était ajourné à des temps meilleurs. C'est alors que les officiers ne voulant pas pousser plus loin une opposition inutile envoyèrent leur démission et laissèrent la société ; leur exemple fut suivi par les autres.

Faute de membres, la vieille société devait disparaître. Comme la mèche prête de s'éteindre jette un plus vif éclat, ainsi la société littéraire, à son dernier moment, retrouva sa première ardeur ; les derniers membres voulant s'ensevelir dans un glorieux linceul, firent entendre des oraisons qui rappelaient le temps des premiers fondateurs. Que de discours véhéments furent prononcés ! Que de jeunes gens se révélèrent soudain orateurs lorsqu'ils se trouvèrent sous l'empire des passions ! On aurait dit qu'avant de fermer le livre de son histoire, la société littéraire entendait écrire une page brillante pour péroraison. Il y eut même un membre qui tint bon jusqu'au bout, qui ne voulut jamais *résigner*, qui au milieu des flots agités, dans la fureur de la tempête, lorsque tous ses compagnons disparaissaient à ses côtés, est resté debout, à son poste. Nouveau Marius, il put

s'asseoir sur les ruines de Carthage ; nouveau Jérémie, il aurait pu pleurer sur les ruines de sa Jérusalem. Mais Lecourt aima mieux s'écrier, — et il en avait le droit, — que l'ancienne société n'était pas morte, puisqu'elle vivait tout entière en lui, qu'il pouvait en être, à la fois, le président, le secrétaire et ... l'assemblée. Si Ilion eut pu être sauvée... « *hac dextra* »... Le capitaine qui se voit délaissé de son équipage, après avoir tout fait pour sauver son navire, peut sans déshonneur au moment suprême où le bateau va sombrer, quitter le pont et se jeter sur la barque qui passe près de lui. Lecourt, élève distingué par sa vertu, ses talents, sa fermeté — oui, sa fermeté puisqu'il faut nommer ainsi une qualité qui ressemblait assez à l'entêtement, — Lecourt ne fut pas appelé à prendre place dans le premier cycle des Académiciens ; il dût passer par la *filière*, parcourir les grades académiques, briguer les palmes du candidat avant d'aspirer au fauteuil des immortels. Mais il fut le premier académicien reçu solennellement selon toutes les prescriptions du rite moderne. Par cette transition, me voilà revenu à mon point de départ, à la séance du 4 novembre. On a bien raison de comparer les transi-

Donc la première partie de la séance fut consacrée à des ponts, — mais il y a des ponts qui sont longs. créée à la réception de l'Académicien Lecourt. Pour la première fois, il nous était donné de voir se dérouler sous nos yeux une de ces scènes que nous connaissions par l'histoire et qui avaient pour théâtre la grande Académie française ; nous allions entendre ces discours de réception dont l'avocat Patru a donné l'exemple et dont Buffon nous a laissé un si parfait modèle, dans une sphère peut-être un peu plus élevée. Quel jour et quelle émotion ! Se dire un des quinze immortels ! être autorisé à croire que dans votre entourage il n'y a plus que quatorze hommes qui puissent vous égaler par le talent, le succès et l'esprit ! Vivant, assister à son apothéose !

M. Lecourt reçut la croix d'honneur avec la formule sacramentelle et ouvrit la séance après un discours

qui devait servir de modèle à ses successeurs. Il traita de l'union des sciences et des lettres. Vraiment, M. Latour, l'autre jour, répondant à ses jeunes confrères, me semblait un écho lointain des paroles du 4 novembre 1864.

Vint la seconde partie de la séance : « M. Ducharme, orateur. » Ces belles pages littéraires étaient dues à la plume du préfet des études, devenu depuis longtemps notre supérieur, et elles furent dites par le président et le secrétaire. Le sujet était plein d'actualité, il avait été composé par un fin lettré et il fut débité par de bons orateurs. Le secrétaire était M. Proulx, maintenant vice-recteur de l'Université-Laval. Nous aimions à l'entendre. Déjà il écrivait bien ; il savait intéresser par le choix de ses sujets, par le ton original qu'il donnait à ses récits qui sentaient « le terroir laurentien. » Oh ! l'auteur de « la porte de l'enfer » et de « la pêche aux flambeaux » a conquis vite une popularité qui ne s'est pas démentie. Je cite ces deux compositions parce que je les ai goûtées ; sans doute elles allaient mieux à ma tête légère et j'espère en enrichir bientôt nos ANNALES. Le président, le second depuis la fondation de l'Académie, était M. Paul LaRocque, le nouvel évêque de Sherbrooke. Ces deux hommes qui ont attiré l'attention publique à propos de cette nomination épiscopale, brillaient en même temps sur le même théâtre, le 4 novembre 1864. Depuis ils sont restés amis. Tous deux ont fourni une belle carrière et tous deux semblaient appelés en même temps aux mêmes honneurs. A Weimar ne voit-on pas un exemple de cette amitié dans la gloire ? Sur un même socle deux statues représentent Goethe et Schiller se donnant la main et tenant une couronne. Mais Schiller la pousse vers Goethe et semble lui dire de la garder entière pour lui-même comme l'ayant plus méritée.

M. Proulx dans la déclamation donnait à la narration plus de piquant et, faisait peut-être mieux ressortir la finesse des idées, la délicatesse de style ; puis il y avait toujours, comment dirais-je bien ? ce diable de sourire narquois qu'il ne prenait pas même la peine de déguiser

derrière ce monument qui orne sa figure expressive. M. LaRocque me paraissait alors plus orateur ; il possédait bien. Les yeux vifs, les mouvements souples. le geste élégant, droit, il semblait chercher à se grandir en se haussant sur les talons. La parole était vibrante, le *pectus* de l'orateur entraînait l'auditoire avec les périodes ; même cette apparence frêle, ce teint délicat qui semblaient accuser une faiblesse de complexion démentie par la force de l'intonation et le timbre de la voix ajoutaient un nouveau charme à sa déclamation. Je sais que les applaudissements ne furent pas ménagés, ils s'adressaient aux louanges décernées à M. Ducharme, mais beaucoup aussi au jeune orateur.

A cause de cette bronchite qui ne lui a jamais fait grâce, je doute que le jeune LaRocque ait remporté plus tard de plus grands succès qu'en cette St-Charles.

J'aurais aimé à parler longuement du deuxième président de l'Académie — mais moi, son élève, j'ai été prévenu par celui qui fut son professeur et je n'ose m'aventurer sur les brisées de ce dernier. Vraiment, pour me venger, je suis tenté de dire un peu de mal de mon professeur d'histoire et de grec en rhétorique — mais je n'ose mentir, au moins dans les ANNALES.

En terminant, il m'est agréable d'affirmer que l'Académie St-Charles doit être fière de son passé, que les académiciens d'aujourd'hui ne sauraient oublier que les deux premiers présidents de leur société sont devenus des Evêques. En effet, celui qui fut élu à la naissance de l'Académie, c'est Mgr Lorrain, Evêque de Cythère, Vicaire Apostolique de Pembroke. Elève, Mgr Lorrain n'a jamais été jeune, nous l'avons toujours connu sérieux comme un lord anglais et il fut toujours respecté à l'instar d'un recteur, bien qu'il ne fut que philosophe et agent de l'*Abeille*. Après avoir cherché une moralité pour conclusion de cette longue chronique, je n'ai trouvé que celle-ci que j'emprunte à saint Paul : Celui qui désire l'épiscopat fait bien « *bonum opus desiderat* » ; alors celui qui désire la présidence de l'Académie ne fait point le mal.

S. ROULEAU, Ptre.

PETITE CHRONIQUE

1er novembre.—Novembre, mois des morts, mois de la dévotion aux âmes du Purgatoire, comme octobre était le mois du Saint Rosaire, comme mars sera le mois de Saint Joseph et mai, celui de Marie. Voilà du calendrier chrétien et (sauf tout notre respect pour l'almanach) bien autrement significatif, il nous semble, que celui de l'année civile : novembre, *neuvième* mois de l'année de Romulus, devenu le onzième de l'année grégorienne, cette base consacrée depuis trois siècles de la supputation du temps qui nous emporte.

Donc en ce mélancolique mois de novembre, qui nous remet partout sous les yeux l'image pittoresque de la mort, nous penserons aux morts, nous prierons pour nos chers morts. *Ipsis, Domine et omnibus in Christo quiescentibus, locum refrigerii, lucis et pacis ut indulgeas, deprecamur.* (Liturgie).

Samedi, 4 novembre.—Fête de S. Charles, dont la solennité profane est renvoyée au mardi suivant, le 7 novembre. La grand'messe d'usage est chantée par le Rév. M. J. O. Labonté, quasi doyen du Séminaire. M. le curé de St-Lin, vice-Recteur de l'Université Laval, à Montréal, assiste à la messe et passe la matinée avec nous.

Le 7 novembre.—Le compte rendu de la fête est donné ailleurs.

Le 16 novembre.—Aujourd'hui double fête : Saint Stanislas Kotska, et Saint Edmond patron de M. le Directeur. Mais, comme dit Lafontaine, "une fête nuit à l'autre."—Nous fêtons Saint Stanislas par de nombreuses communions et le salut du Saint Sacrement. Quant à la fête de M. le Directeur, elle est renvoyée à des temps meilleurs, où nous pourrions donner plus d'éclat aux réjouissances publiques.

Cependant les élèves ne veulent pas laisser passer inaperçue la fête patronale de leur bien-aimé Directeur.

La veille, une adresse lui est présentée par J. Geoffrion, élève de philosophie et président de l'Académie Saint-Charles. M. le Directeur y répond longuement et fait connaître les traits caractéristiques de l'esprit qui anime le bon et le mauvais écolier.

Première neige., 20 novembre.—Ce matin, nos yeux s'ouvrent grands et ravis à la fenêtre. Phénomène toujours ancien et toujours nouveau : une légère couche de neige, comme "une grande nappe blanche," couvre partout le sol. Elle s'est étendue en silence pendant la nuit, pendant le premier sommeil des mortels fatigués. Aussi ne pouvons-nous chanter avec le poète : "Oh ! que j'aime la neige ; que j'aime à la voir, tomber sur le sol encor noir !"

De ce beau manteau d'hermine dont la terre s'est parée, ou bien encore de cet immense linceul dont elle s'est enveloppée, qu'en sera-t-il ce soir ; qu'en sera-t-il demain ? Hélas ! Dieu le sait... Mais, en attendant, cela rend nos petits prophètes un peu bavards ; et, nos jeunes poètes vont sans doute accorder leur muse, se prendre à rêver, à rêver à la neige cause de nos joies, à la neige cause de nos peines. Chantez, ô poètes ! chantez ; nous aimons vos chansons. *Musica me juvat !*

Sainte-Cécile. 22 novembre.—MM. les musiciens chôment leur glorieuse patronne, en nous donnant force musique et le matin à la messe, et le soir après le souper.

Aux charmes de la musique s'ajoutent encore cette année l'attrait et l'utilité d'une conférence sur Rome. Qui a beaucoup vu a beaucoup à dire aussi : nous nous croyons en droit, depuis cinq ans, de demander à nos professeurs qui ont visité l'Europe, de nous conter leurs impressions de voyage. C'est M. le Supérieur qui nous fait ce plaisir, ce soir. Il nous parle de Rome, malgré l'idée qu'il avait eue d'abord de nous entretenir de son pèlerinage en Terre sainte : "ceci nous éloignerait trop de Rome, comme il le disait, en cette fête de Sainte Cécile." Il nous donnera en retour une leçon, ou comme

l'on voudra l'appeler, un chapitre d'histoire romaine étudié sur les lieux mêmes des événements.

Monsieur le Supérieur nous décrit d'abord son désenchantement à son arrivée dans Rome. Rien ne ressemble moins à une ville antique que cette rue "Nationale" où l'on débouche de la place de la gare par où le visiteur fait son entrée dans la ville des Césars. Cette désillusion toutefois ne dure qu'un instant. Car transporté bientôt dans la vieille Rome aux sept collines, on se retrouve bien là en face de toutes ces antiquités que l'histoire nous a appris à connaître et à aimer. Le Capitole, la plus petite, mais restée la plus célèbre des collines romaines ; le Capitole ne rappelle plus guère que des souvenirs pieux ; car l'ancienne forteresse est depuis longtemps disparue et la fameuse Roche Tarpeïenne n'a plus rien d'effrayant, à peine vingt pieds d'escarpement ; la célèbre prison Mamertime reste là avec ses souvenirs d'horreur, mais aussi avec ses espérances de joie à cause du séjour qu'y a fait Saint Pierre ; l'ancien Forum,—où s'est jouée si longtemps la fortune de Rome et du monde entier, théâtre de ces triomphes grandioses et tristes à la fois,—est remis aujourd'hui sous nos yeux, grâce aux déblayements considérables qu'on y a faits dans ces dernières années ; à cette vue nous sentons que nous sommes en présence d'une grande puissance déchue, brisée un jour, selon la prophétie de Daniel, par la petite pierre qui s'est détachée de la montagne et a renversé la gigantesque statue d'airain. C'est la mort en effet qui nous apparaît là ; nous sommes en face d'un vaste sépulcre.

Rome du reste, est la ville des tombeaux ; des uns s'exhalent la pourriture du paganisme, des autres, la sainteté, le parfum toujours suave des vierges et des martyrs

M. le Supérieur termine sa conférence en établissant un contraste entre ce tombeau de la Cécile païenne, Cœcilia Metella, que l'on rencontre sur la voie Appienne et dont personne ne s'occupe—et le tombeau de notre sainte Cécile, dont le souvenir est gravé dans la spien-

dide basilique qui recouvre son corps, et dont le nom vit à jamais dans tous les cœurs chrétiens.

La Sainte-Cécile

22 Nov. 1893

CONFÉRENCE DONNÉE PAR M. LE SUPÉRIEUR

OUVERTURE, Festival Galop.....	<i>Fanfare</i>
ORCHESTRE, My Native Home.....	<i>Marche</i>
ORPHÉON, L'orage.....	<i>Arnaud</i>

CONFÉRENCE..... *M. le Supérieur*

PANFARE, The Light Guard....

ORPHÉON, Chœur des chasseurs *A. Morand*

ORCHESTRE, The Bridal Rose.. *C. Lavallée*

DUO DE PIANO..... *J. Hurtubise et Gauthier*

Le Mail-coach..... *M. Lecocq*

CHŒUR, Sopranos et Altos (L'hirondelle)..... *Saintis*

ORCHESTRE, Lena Valse..... *Bucalossi*

ORPHÉON, Le chant des Forgerons..... *Peny*

CANTIQUE À SAINTE CÉCILE.

FINALE..... *Fanfare*

Tremblement de terre, 27 novembre.—Nous ne sommes guère accoutumés à sentir notre planète se donner des frissons à nous faire dresser les cheveux sur la tête. Pourtant, il n'est pas moins vrai que le lundi, 27 du courant, à midi moins le quart, à deux reprises, pendant quelques secondes, le séminaire et tout notre village ont dansé sur leurs bases, fait chorus à quelques grandes secousses lointaines, ressenti l'effet d'un ébranlement peu commun du globe. Personne à la vérité ne s'est précipité à travers les rues, s'enfuyant éperdu dans la campagne, poussant des cris affolés. Mais nous avons tous été subitement saisis, électrisés, effrayés, inconscients d'abord du phénomène, doutant même de sa réalité, puis nous regardant inquiets, soucieux du danger auquel nous aurions pu échapper.

D'où viennent ces trépidations soudaines, ces trépi- gnements inaccoutumés du sol ? La terre se serait-elle heurtée à quelque obstacle imprévu en filant près de ses mille nœuds à l'heure le long de son orbite ? Ou bien, fatiguée de nous porter sur son large dos, lui prendrait-il envie de nous secouer comme une vile poussière, de nous lancer tout droit dans l'espace ? À Dieu ne plaise assurément !! D'ailleurs il y a bien d'autres causes plus rationnelles d'un tremblement de terre : " un change- ment de niveau ou de position dans la croûte terrestre, " un mouvement brusque des vapeurs ou du liquide " intérieur de la terre ; une tension provenant d'un " changement de température, etc, etc, " autant d'hypothèses plus que vraisemblables, au dire des savants.

Quoiqu'il en soit de la cause certaine ou probable de celui là, nous avons tous été témoins d'un véritable tremblement de terre. D'aucuns ont vu les murs de leurs chambres, les rampes de leur galerie, les arbres du bocage osciller sinistrement ; ont entendu les ustensiles du ménage, les effets de leurs boutiques s'agiter menaçants, etc. Aucun dégat toutefois ; ce fut *more amusing than serious*, comme dit la " Gazette. " Deo gratias ! Oui. Et à table ce midi, Deo gratias ! aussi, pour nous conter nos émotions. Il y avait bien de quoi...

Requiescant...—Ce matin, 28 novembre, on a chanté, à la chapelle, une messe de *requiem* pour le repos de l'âme de M. Charlebois. N'oublions pas nos chers morts ; prions pour tous nos chers défunts. R. I. P.

28 novembre.—Cet après-midi, les élèves de philosophie ont eu leur goûter en l'honneur de Sainte Catherine. M. le Supérieur, M. le Préfet des études, MM. les Professeurs de philosophie et de mathématiques y prennent part. Agapes fraternelles ; feu roulant de chansonnettes et de couplets *appropriés* à la circonstance, V. G. " *Mon père n'avait fille que moi...* " entonnée rondement par le grave J. F... Puis bonnes paroles de M. le Supérieur... du président du *banquet* J. Geoffrion, de J. Mignault, A. Ethier, H. Latour, etc.

Dans la veillée, fête musicale improvisée — fête remise ; non omise. — Puis enfin, 9½ heures : *Bonsoir, mes amis, bonsoir.*

A Sherbrooke, 30 novembre. — Consécration de Mgr Paul S. Larocque. M. le supérieur et M. J. O. Labonté y assistent. La veille au soir, quelques confrères de classe ont présenté au nouvel évêque un calice avec un bougeoir, et ils ont accompagné leur cadeau de l'adresse suivante :

A Sa Grandeur Mgr Paul LaRocque, Evêque de Sherbrooke,

MONSEIGNEUR,

Au concert de félicitations, de vœux de bonheur et de protestations de dévouement dont vous êtes l'objet aujourd'hui, qu'il nous soit permis d'ajouter la note de l'amitié fraternelle. Elle vous arrive de personnes à présent dispersées aux quatre coins du pays ; elle n'en est pas moins l'écho de cœurs restés unis parce que nous avons été soumis au même travail, parce que nous avons vécu de la même vie sous le toit de l'*Alma Mater*. Si nous jetons un regard à quelque trente années en arrière, nous nous voyons ensemble occupés aux luttes pacifiques de la littérature et de la philosophie, cultivant, sous la conduite de professeurs et de directeurs dévoués, les qualités naturelles qui devaient nous préparer à des rôles différents dans la société. Pour vous, Monseigneur, vos aptitudes nombreuses vous ont valu tous les honneurs du collège : capitaine de milice, président de l'Académie et préfet de la congrégation. Nous voyons avec plaisir que ces talents divers, dont vous donniez alors les primeurs, ont mûri avec l'âge. Votre ardeur au travail et votre facilité nous ont fourni parfois plus que des sujets d'émulation ; aujourd'hui vous nous avez devancés tous, et nous ne pouvons plus vous suivre, encore moins nous défendre d'une juste admiration. Ni une santé délicate compromise par un travail ardu et persévérant, ni l'exil volontaire à Key-West et à

Rome, aucun obstacle n'a pu vous arrêter sur votre chemin. Vous avez été conduit comme par la main à cette destinée où vous poussaient du reste votre courage et votre zèle pour le salut des âmes. Aussi nous n'avons pas été surpris de vous voir jugé digne par les Evêques et par l'Esprit Saint parlant par la bouche de Léon XIII, de présider non plus à une phalange d'écouliers, non plus à une paroisse, mais à tout un diocèse. Nous ne pouvons que nous en féliciter nous-mêmes, pour l'honneur qui nous revient de votre élévation à ce haut degré de la hiérarchie ecclésiastique.

Jusqu'à présent, simple rameau, toujours connu, il est vrai, par son attachement à l'arbre de l'épiscopat, vous devenez par l'Onction Sainte qui fait les pontifes, un arbre nouveau destiné à multiplier dans le champ béni du royaume de Jésus-Christ, les fruits de vie et de sanctification. La dignité pontificale vous a transformé en successeur des apôtres et : « Rien, dit St-Thomas, après l'Humanité du Verbe et la Vierge Marie qui forment un ordre à part, rien de plus grand n'a été créé sur la terre que les apôtres, coopérateurs du Christ, fondements de l'Eglise, vastes et magnifiques réservoirs des grâces qui ont inondé le monde par l'Evangile et le sacerdoce. »

Cependant, nous n'ignorons pas le fardeau et la responsabilité qui accompagnent l'honneur, *bonum opus* ; aussi à l'expression de nos sentiments nous joignons l'offrande d'un calice. Vous trouverez dans le Sang Divin qu'il doit contenir, les forces nécessaires pour conduire dans les sentiers du devoir et du sacrifice l'armée de fidèles et de prêtres qui vous est confiée. Vous y trouverez de plus l'idéal de l'amour et du dévouement qu'il vous faut avoir pour l'Epouse Mystique qui vous est donnée aujourd'hui. Le bougeoir, qui l'accompagne, est le symbole de l'Esprit Saint qui vous donnera la lumière pour être l'ange vigilant et prudent de votre église, pour guider dans les temps difficiles où nous sommes, vos nouveaux enfants à travers les écueils partout semés dans le chemin de la foi et du salut.

Un Dieu jaloux, qui ne veut point de partage dans le

Moïse qu'il appelle à gravir la montagne ardente, vous a dit : "Homme de désirs et de dévouement, sors et tu me verras, sors de ta maison, de ta famille, de toi-même. Tu as une demeure chère à ton cœur où tu trouves autant d'amis que de connaissances, laisse tout cela et je te donnerai sur les confins du Canada, un coin de terre où tu seras le père des pauvres des biens du ciel et des malheureux. Tu es prêtre, victime volontaire, accomplis en toi toute justice par le glaive de l'abnégation." Un sentiment de crainte ou d'indécision a pu sans doute, à ce moment solennel, traverser votre âme, mais comme l'Apôtre sur la parole du Maître vous avez répondu : « *In verbo tuo laxabor ete.* » L'avenir vous paraît peut-être enveloppé de nuages, vous succédez non seulement à un grand patriote, mais aussi à un grand pionnier de la religion et partant de la vraie civilisation dans cette contrée. Soyez confiant : son exemple, sa grande âme arrivée dans un monde meilleur, vous guideront ; sous l'égide de S. Michel Archange, qui a mené à si bonne fin les combats de Dieu, homme d'obéissance comme vous avez été, — fortifié de l'amour de Dieu, qui triomphe de tout, vous aurez suivant la promesse des Livres Saints la force pour foudroyer l'erreur et le mensonge, ou mieux pour faire descendre sur les âmes, ces bénédictions célestes qui pénètrent jusqu'au fond du cœur et font redire à chacun ce qu'on l'on retrouve aujourd'hui sur toutes les lèvres : « *Benedictus qui venit in nomine Domini.* »

*Ad multos annos
ac faustissimos.*

Vos confrères de classe,

H. LECOURT, curé de la Longue-Pointe ; J. B. PROULX, curé de St-Lin, vice-recteur de l'Université-Laval, Montréal ; A. COUSINEAU, curé de Ste-Agnès de Mégantic ; M. AUCLAIR, curé de St-Jean-Baptiste, Montréal ; E. DEMERS, curé de Rigaud.

Notes de conduite pour le mois de Novembre

PARFAITEMENT BIEN.

A. Benoit, A. Ethier, C. Racine, A. Chaurest, A. Graton, S. Guillet, A. Papineau, D. Chaumont, A. Langlois, O. Boyer, W. Kennedy, O. Lalonde, A. Meunier, U. Beauchamp, A. Boucher, E. Boucher, P. Leblanc, D. Pilon, L. Proulx, A. Sigouin, J. Poirier.

TRÈS-BIEN.

P. Desrochers, S. Gascon, A. Geoffrion, H. Longpré, J. Lorrain, J. Mignault, A. Ouimet, J. Delamothe, J. Godin, V. Joannet, U. Labelle, E. Lacasse, L. Lapointe, E. Dubois, J. M. Filiatrault, Art. Gauthier, E. Lauzon, F. Samoïsette, A. Ste-Marie, U. Demers, E. Deslauriers, L. Dubois, D. Filiatrault, J. Filiatrault, A. Francœur, A. Graton, F. Martin, Z. Potvin, A. Emery, L. Bélanger, E. Coursol, L. Cousineau, J. Delamothe, A. Desroches, Z. Filion, E. Labelle, G. Piché, A. Poulin, E. Verret, J. B. Adams, A. Clavel, G. Desjardins, Z. Desjardins, E. Grenier, A. Jarry, S. Lefebvre, A. Ouimet, S. Pageau, H. Papineau, J. Theoret, S. Vallée, Alp. Nepveu, J. Carey, W. Lacroix.

PRESQUE TRÈS-BIEN.

R. Cadieux, H. Bernard, C. Chaumont, J. Dion, J. Forget, A. Julien, E. Lapointe, E. Lauzon, V. Léonard, P. Roy, A. Savignac, J. St-Amour, Cl. Chaumont, E. Corbeil, J. Drouin, N. Fauteux, E. Gaboury, A. Valois, A. Archambault, F. D. Bastien, M. Brunet, A. Clairoux, C. Lafortune, T. Morin, S. Pagé, W. Ste-Marie, Z. Thérien, C. Breton, J. Labelle, T. Legault, S. Bastien, J. B. Bertrand, S. Cloutier, N. Desjardins, J. Hurtubise, F. Laurendeau, C. Lauzon, A. Leclair, E. Longpré, J. M.

Racine, A. Riopel, A. Bouvrette, A. Demers, J. Desjardins, A. Duhamel, J. Gauthier, J. Kimpton, J. Lonergan, S. Ouimet, L. Verschelden, U. Brunet, E. Dubois, R. Dubois, O. Léveillé, E. Paiement, C. Simpson, J. Thérien, C. Desjardins, D. Dorais, H. St-Dizier, E. Cousineau, C. Curry, A. Jarry, G. Lonergan, U. Masse, H. Paré.

PREMIERS DE SEMAINE

PHILOSOPHIE.

Ontologie.—1ers A. Ethier, J. Geoffrion, J. Verschelden, J. St-Amour, J. Forget et B. Gaudet ; 2e H. Latour ; 3es A. Benoit et V. Léonard.

Mathématiques.—1er A. Savignac ; 2e H. Latour ; 3e J. Forget ; 4es A. Laplante et C. E. Marchand.

Chimie.—1er J. St-Amour ; 2e C. E. Marchand ; 3es A. Nantel et O. Lorrain ; 4es J. Geoffrion et B. Gaudet.

RHÉTORIQUE.

Composition française.—1er J. Drouin ; 2e A. Sauriol ; 3e A. Taillefer ; 4e C. Lacasse.

Composition latine.—1ers J. Drouin et V. Joannet ; 2e C. Lacasse ; 3e J. Barsalou ; 4e J. Delamothe.

Version latine.—1er J. Drouin ; 2es A. Fortier et J. Barsalou ; 3e A. Sauriol ; 4e N. Fauteux.

Histoire du Canada.—1er V. Joannet ; 2es A. Lande et A. Fortier ; 3e A. Papineau.

SECONDE.

Composition française.—1er C. Lafortune ; 2e J. samoisette ; 3e J. St-Jacques ; 4e V. Rhéaume.

Narration latine.—1er A. Lanthier ; 2es C. Lafortune et J. St-Jacques ; 3e Z. Thérien ; 4es W. Ste-Marie et T. Morin.

Version grecque.—1er C. Lafortune ; 2e J. St-Jacques ; 3e Z. Thérien ; 4es E. Lauzon et Th. Freeman.

Histoire moderne.—1er J. M. Filiatrault ; 2e T. Morin ; 3e C. Lafortune ; 4e J. Pagé.

TROISIÈME.

Version grecque.—1ers Z. Potvin et P. E. Rochon ; 2e A. Langlois ; 3e C. Breton ; 4e A. Graton.

Thème latin.—1er A. Langlois ; 2e G. Thérien ; 3e T. Legault ; 4es C. Breton et Z. Potvin.

Algèbre.—1er A. Demers ; 2e A. Langlois ; 3e Z. Potvin ; 4e L. Dubois.

Géographie.—1er A. Langlois ; 2e A. Graton ; 3e A. Bernard ; 4e Z. Potvin.

QUATRIÈME.

Version latine.—1er L. Groulx ; 2es S. Laferrière et G. Rochon ; 3e R. Lauzon ; 4es J. B. Bertrand, A. Emery et J. Hurtubise.

Géographie.—1er G. Rochon ; 2e W. Kennedy ; 3es A. Emery et J. Lavigneur ; 4e O. Boyer.

Anglais.—1er S. Laferrière ; 2e L. Groulx ; 3es R. Lauzon et W. Kennedy ; 4es J. Hurtubise et O. Boyer.

Grammaire grecque.—1er J. Hurtubise ; 2es L. Groulx, W. Kennedy, E. Bernier, A. Emery et S. Laferrière ; 3es R. Lauzon et J. Lavigneur ; 4e C. Lauzon.

CINQUIÈME.

Thème latin.—1er E. Bélair ; 2es L. Bélanger, A. Chamberland, J. Kimpton, E. Labelle, J. Ouimet et G. Piché.

Thème français.—1er J. Verschelden ; 2e A. Bouvrette ; 3es E. Bélair, J. Gauthier et S. Ouimet ; 4e A. Chamberland.

Anglais.—1ers J. Verschelden et L. Cousineau ; 2e A. Chamberland ; 3e A. Duhamel ; 4e Z. Filior.

Arithmétique.—1er E. Hébert ; 2e J. Verschelden ; 3e E. Coursol ; 4e L. Bélanger.

SIXIÈME.

Thème latin.—1er Ul. Beauchamp ; 2e A. Sigouin ; 3e H. Lonergan ; 4e A. Ouimet.

Thème français.—1ers Ul. Beauchamp et A. Sigouin ; 2e E. Paiement ; 3e J. Manseau ; 4e D. Pilon.

Géographie.—1ers Ul. Beauchamp, J. Manseau et A. Sigouin ; 2es D. Pilon et A. Ouimet ; 3es A. Clavelle et A. Jarry.

Arithmétique.—1er Ul. Beauchamp ; 2e S. Lefebvre ; 3e A. Paré ; 4e W. Tarte.

COURS PRATIQUE (1ère division.)

Thème français.—1er J. Porcheron ; 2e A. Dion ; 3e W. Hurtubise ; 4e H. St-Dizier.

Arithmétique.—1er C. Desjardins ; 2e W. Hurtubise ; 3e J. Carey ; 4e A. Dion.

Tenue des livres.—1er W. Hurtubise ; 2e A. Dion ; 3e H. St-Dizier ; 4e J. Carey.

COURS PRATIQUE (2e division.)

Thème français.—1er E. Cousineau ; 2e S. Pageau ; 3es L. Lavigueur et W. Lacroix.

Anglais.—1er C. Curry ; 2e D. Dorais ; 3e S. Pageau ; 4e W. Lacroix.

Arithmétique.—1er W. Lacroix ; 2e H. Desjardins ; 3e H. Paré ; 4e A. Bastien.

MARDI, 2 JANVIER 1894

Séance dramatique et musicale au profit
de la future chapelle.

Les *Annales Térésienne*s paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire de Ste-Thérèse, ou chez M. J. M. Valois, libraire, 1626, rue Notre-Dame, Montréal.